

Genre, histoire des femmes et histoire sociale

In: Genèses, 2, 1990. A la découverte du fait social. pp. 148-167.

Citer ce document / Cite this document :

Tilly Louise A., Yvon-Deyme Brigitte, Deyme Michel. Genre, histoire des femmes et histoire sociale. In: Genèses, 2, 1990. A la découverte du fait social. pp. 148-167.

doi : 10.3406/genes.1990.1037

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1990_num_2_1_1037

Genre, histoire des femmes et histoire sociale*

Louise A. Tilly

creative
commons



* Plusieurs historiens ont lu et commenté une version précédente de cet article. Je remercie plus particulièrement Gay Gullickson et Judith Bennett, ainsi que Stéphanie Coontz, Patricia Cooper, Nancy Cott, Cheryl Johnson-Odim, Alice Kessler-Harris, Charles Tilly et Carole Turbin pour leurs remarques judicieuses et stimulantes. Une version légèrement différente de ce texte a été publiée dans *Social Science History*, vol.13, n°4, Winter 1989, sous le titre "Gender, Women's History, and Social History" (NdIR).

1. Nous avons choisi de rendre le terme *Gender* par son équivalent français « genre » qui, contrairement à « sexe », implique que la différenciation « hommes/femmes » est sociale et non simplement biologique (NdIR).

2. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire*, Paris, A. Colin, « U2 », éd. 1974 (1^{re} éd. 1947), p. 36.

3. Philip Abrams, *Historical Sociology*, Ithaca-New York, Cornell University Press, 1982.

4. Nancy Cott, *The Grounding of Modern Feminism*, New Haven, Yale University Press, 1987, p. 4-5.

5. Ellen C. Dubois et al., *Feminist Scholarship: Kindling in the Groves of Academe*, Urbana, University of Illinois Press, 1985, p. 8.

J'assistais récemment à un séminaire durant lequel un historien des femmes présentait une éblouissante interprétation des écrits polémiques d'Olympe de Gouges et de l'accueil qui leur a été réservé (sans parler de celui qui fut réservé à l'auteur) durant la Révolution française. Un historien de la Révolution, vieux et bourru, se leva au moment des questions et demanda, avec son accent nasillard de l'est des États-Unis : « Maintenant que je sais que des femmes ont participé à la Révolution, *quelle différence cela fait-il ?* » Cette rencontre me suggéra ce que je vais essayer de montrer ; il y a deux tâches de plus en plus urgentes qui se présentent à l'histoire des femmes : ne pas produire seulement des études descriptives et interprétatives, mais aussi des études qui résolvent des problèmes analytiques, et relier les découvertes qui en découlent aux questions générales qui se posent d'ores et déjà à l'histoire.

Ceci n'est pas un appel à intégrer l'histoire des femmes dans une autre histoire, ce qui pourrait signifier simplement ajouter des matériaux sur les femmes et le genre¹ sans analyser leurs implications, mais c'est un appel à écrire une histoire des femmes analytique et à relier ses problèmes à ceux des autres histoires. C'est seulement par cette confrontation que l'histoire des femmes aura des chances de modifier le cadre général de l'histoire dans son ensemble.

Il ne s'agit pas ici de passer en revue de façon exhaustive la bibliographie. Les travaux cités portent sur une période limitée – depuis environ 1750 jusqu'à maintenant –, concernent principalement les États-Unis et l'Angleterre, et ont été publiés récemment – la plupart depuis 1985 et tous depuis 1980. Je n'ai choisi que de très rares exemples provenant de l'Europe continentale et j'ai complètement négligé le reste du monde. Cet essai commence par considérer la façon dont l'histoire des femmes s'est développée, dans quelle mesure on peut

dire qu'elle a « abouti » et quelles ont été ses contributions majeures. Il examine ensuite le genre comme un concept qui a conduit à la fois à une réorientation de l'histoire des femmes et à de nouvelles préoccupations à l'intérieur de celle-ci puis, il évalue l'utilité pour l'histoire des différentes façons dont le genre a été conceptualisé. Enfin il démontre qu'une histoire sociale orientée vers une analyse des problèmes offre une réelle possibilité d'opérer une liaison entre connaissance du genre, expérience des femmes dans le passé, et histoire en général.

Histoire des femmes

La définition du sujet est particulièrement décisive pour cette discussion. Marc Bloch a donné de l'histoire une définition simple et accessible, comme « science des hommes dans le temps² ». Cette formule peut être transposée et ajustée au sexe en définissant l'histoire des femmes comme « la science des femmes dans le temps ».

Les femmes, bien que définies par le sexe, sont plus qu'une catégorie biologique ; elles existent socialement, et comprennent des personnes de sexe féminin d'âges différents, de situations familiales différentes, appartenant à différentes classes sociales, nations et communautés ; leurs vies sont modelées par des règles sociales et des coutumes différentes, dans un environnement que façonnent des croyances et des opinions qui découlent des structures du pouvoir. Mais surtout, en raison du processus permanent de la structuration sociale, comme l'appelle Philip Abrams, pour l'historien, les femmes vivent et agissent dans le temps³.

Il est un aspect de l'histoire des femmes qui la distingue particulièrement des autres, c'est le fait qu'elle a été une histoire liée à un mouvement social : pour une large part elle a été écrite à partir de convictions féministes. Toute histoire est bien sûr issue d'un contexte politique, mais relativement peu d'histoires ont un lien aussi fort avec un programme de change-

ment et d'action que l'histoire des femmes. Que les historiennes aient été ou non membres d'organisations féministes ou de groupes de conscientisation, qu'elles se définissent ou non comme féministes, leurs travaux n'en ont pas moins été marqués par le mouvement féministe des années 1970 et 1980.

Une remarquable étude récente de Nancy Cott replace le féminisme dans un contexte historique et démontre que ce mot n'a commencé à être utilisé en Amérique dans son sens actuel que dans la première décennie de ce siècle. La « définition opérationnelle » qu'elle propose est fonctionnelle et complète : les trois composantes en sont 1. – la défense de l'égalité des sexes ou opposition à la hiérarchie des sexes ; 2. – la reconnaissance de ce que « la condition des femmes est construite socialement [...] historiquement déterminée par les usages sociaux » ; et 3. – l'identification avec les femmes en tant que groupe social et soutien à celui-ci. En tant qu'idéologie, le féminisme est accessible aux hommes comme aux femmes bien qu'elles (ou ils, dans ce cas) ne l'acceptent pas toutes⁴. La plus grande partie de l'histoire universitaire des femmes s'appuie sur ces convictions du féminisme contemporain. Dans le cadre de cet article, à l'exemple d'Ellen Dubois et de ses collègues, je considérerai toute l'histoire des femmes comme féministe et reliée au mouvement féministe, au moins par ses racines⁵. Il est en effet difficile d'établir des critères appropriés et impossible intellectuellement et politiquement de déterminer qui est ou non féministe. Ceci peut apparaître comme une entrave potentielle à la légitimation de l'histoire des femmes comme un champ de l'histoire, mais ce qui va suivre suggère que cela n'a empêché ni son institutionnalisation ni sa reconnaissance.

Dans un article important, récemment publié, traitant du genre comme catégorie utile à l'analyse historique, Joan Scott regrette « le décalage entre la haute qualité des travaux récents d'histoire des femmes et leur statut toujours marginal par rapport à l'ensemble de la



6. Joan W. Scott, "Women's History", *Past and Present*, n° 101, p. 141-157, repris in *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988, p. 30.

7. Fondé en 1948 et délivré par Columbia University, le prix Bancroft est attribué à des ouvrages d'histoire des États-Unis et de la diplomatie (NdlR).

8. Mary P. Ryan, *Cradle of the Middle Class: The Family in Oneida County*, New York-Cambridge, Cambridge University Press, 1981.

9. Suzanne Lebsock, *The Free Women of Petersburg: Status and Culture in a Southern Town, 1784-1860*, New York, W.W. Norton, 1984.

10. Jacqueline Jones, *Labor of Love, Labor of Sorrow: Black Women, Work and the Family from Slavery to the Present*, New York, Basic Books, 1985.

11. Edward H. Carr, *What is History?*, New York, Knopf, 1983, p. 10.

12. Carr est, comme il convient, agnostique quant à la possibilité de l'objectivité historique, mais il est persuadé comme moi, que l'une des tâches de l'historien est de découvrir, avec les limites imposées par les sources et par sa position sociale, un passé réel et intelligible.

13. Ruth Bordin, *Woman and Temperance: The Quest for Power and Liberty, 1873-1900*, Philadelphia, Temple University Press, 1981.

14. Alice Kessler Harris, *Out to Work: A History of Wage-Earning Women in the United States*, New York, Oxford University Press, 1982.

discipline (qui peut être mesuré par les manuels, les programmes universitaires et les monographies) [ce qui] montre les limites des approches descriptives qui n'interrogent pas les concepts dominants de la discipline, ou du moins qui n'interrogent pas ces concepts de façon à influencer sur leur pouvoir explicatif et, peut-être, à les transformer⁶ ». Il me semble que Scott a une conception trop générale et globalisante du statut de l'histoire des femmes comme champ de recherche. Le problème peut être décomposé en deux aspects que j'aborderai successivement.

Dans quelle mesure l'histoire des femmes a-t-elle « abouti » ? Aux États-Unis, elle est désormais institutionnalisée. Il y a des postes d'enseignement prévus pour les historien(ne)s des femmes – souvent plusieurs dans les grandes universités – et même des chaires créées par dotation. Certain(e)s historien(ne)s des femmes bénéficient d'une solide réputation scientifique dans leurs champs respectifs, historique ou géographique. Le nombre de livres, d'articles et de comptes rendus dans le domaine a beaucoup augmenté, y compris dans les grandes revues d'histoire générale. Le premier livre traitant d'histoire des femmes à avoir reçu le prix Bancroft⁷, *Cradle of the Middle Class : The Family in Oneida County, New York, 1780-1865*, de Mary Ryan, a été publié en 1981⁸. Le livre de Suzanne Lebsock, *Free Women of Petersburg* fut le second, moins de cinq ans après⁹, suivi un an plus tard par celui de Jacqueline Jones, *Labor of Love, Labor of Sorrow*¹⁰.

Le second aspect du problème soulevé par Joan Scott est de savoir dans quelle mesure l'histoire des femmes a affecté l'historiographie en obtenant la reconnaissance de ses découvertes comme d'authentiques « faits d'histoire » pour reprendre l'expression de E. H. Carr¹¹. Celui-ci affirme que l'idée qu'il existerait un noyau de faits historiques, attendant d'être découverts de manière objective indépendamment de l'interprétation des historiens,

est une illusion. Ce qui fait apparaître un fait comme tel est bien plutôt sa mise au jour par les historiens¹². L'histoire des femmes a certainement contribué à identifier et à élargir notre compréhension de nouveaux faits du passé, à accroître nos connaissances historiques. Ce processus est cumulatif et interactif : pour étudier la vie des femmes dans le passé, les historien(ne)s des femmes se sont appuyés sur des spécialités plus anciennes comme la démographie historique pour étudier les données de l'état civil, les emplois et les migrations ; l'histoire économique pour les changements économiques ; l'histoire sociale pour les processus de changement structurel à grande échelle, comme la professionnalisation, la bureaucratization et l'urbanisation ; l'histoire des idées pour les méthodes de critique des textes ; et l'histoire politique pour les concepts concernant le pouvoir. Une nouvelle spécialité historique est née avec pour sujet les femmes, et celles-ci sont devenues des sujets de l'histoire.

Il y a encore un autre aspect de l'histoire des femmes, telle qu'on la pratique habituellement, sur lequel je voudrais attirer l'attention : c'est son caractère essentiellement descriptif et interprétatif. La plupart des livres évoqués dans cet article considèrent l'expérience des femmes comme un fait historique à découvrir et à décrire. Leurs auteurs conçoivent les femmes comme des sujets sociaux actifs placés dans des contextes historiques concrets et dont les vies, comme membres de familles, comme travailleuses, comme membres d'organisations ou de mouvements sociaux, ont un intérêt aussi bien pour les historiens que pour les non-spécialistes. La contribution particulière de l'histoire des femmes a été de réorienter l'intérêt pour les gens ordinaires du passé – moteur de l'histoire sociale – vers les femmes et leurs rapports sociaux, économiques et politiques. Ce faisant, les historien(ne)s des femmes ont utilisé la méthode clef de l'histoire sociale : la biographie collective, rassemblement de descriptions indivi-

duelles standardisées pour tracer le portrait d'un groupe entier, qui offre le moyen d'étudier les variations interindividuelles. De plus, elles ont bien davantage utilisé les archives individuelles et les témoignages oraux que ne l'ont fait leurs collègues d'histoire sociale. L'accès aux témoignages individuels est plus ou moins facile et dépend à la fois de la période étudiée (l'histoire orale n'étant possible que pour les quatre-vingts dernières années), de la classe sociale (les lettres ou les mémoires étant plus fréquents dans les classes moyennes et supérieures) et du pays (où, en plus des différences de niveaux d'alphabétisation, il faut penser aux variations des pratiques d'introspection, des façons dont sont rapportés, dans les journaux, les événements réels de la vie, des modes de conservation et de consultation des archives officielles comme celles des tribunaux, de la police et des organismes sociaux, archives dans lesquelles on peut trouver des bribes de vies individuelles et entendre les voix du passé). Mais les historien(ne)s des femmes ont fait preuve de beaucoup d'astuce et d'imagination dans l'utilisation qu'ils (elles) ont pu en faire.

Les auteurs de la première série d'études discutées ici ont essentiellement décrit et interprété l'histoire des femmes, évitant de poser et de résoudre des problèmes analytiques. L'approche descriptive de l'histoire des femmes a abordé l'histoire politique et l'histoire du travail, comme le montrent deux livres précurseurs. L'étude de Ruth Bordin *Women and Temperance*¹³ montre que les femmes dépourvues de droits politiques formels ont pu agir collectivement pour améliorer leur situation ou résoudre leurs propres problèmes ; dans le même temps, elle révèle des différences d'intérêts de classe et les limites de la prise en compte, par les femmes des classes moyennes, des problèmes des femmes de la classe ouvrière. Alice Kessler-Harris¹⁴, dans un panorama lucide des femmes ouvrières en Amérique, démontre que même si les travailleuses

étaient exploitées et opprimées sur leur lieu de travail et dans leur famille, elles trouvaient des façons d'exprimer leurs intérêts propres et de les défendre. Les rapports entre travailleurs et travailleuses étaient tantôt coopératifs et tantôt conflictuels, mais les deux parties étaient actrices dans le processus de formation de classe.

Toutefois, l'apport principal de l'approche descriptive de l'histoire des femmes a été de mettre en lumière l'expérience des femmes. Par exemple, les possibilités ouvertes aux femmes dans des sociétés cloisonnées sont examinées dans *The Plantation Mistress : Woman's World in the Old South* de Catherine Clinton¹⁵, dans *Free Women of Petersburg* de Suzanne Lebsock¹⁶ et dans *Ladies of the Leisure Class : The Bourgeoises of Northern France in the Nineteenth Century* de Bonnie Smith¹⁷. Ces ouvrages décrivent la manière « dont les femmes agissaient à partir d'un ensemble d'attitudes ou de valeurs différent de celui des hommes¹⁸. Clinton, Lebsock et Smith considèrent attentivement les vies des femmes étudiées, examinant jusqu'à quel point celles-ci ont accepté les contraintes sociales et politiques, comment elles ont construit des sphères d'autonomie et d'influence, et en quoi elles différaient des hommes dans leurs attitudes et leur comportement. Dans ces travaux, l'idéologie des sphères, avec la sphère du public ouverte seulement aux hommes et la sphère du privé, espace des femmes, est un principe directeur essentiel de l'histoire des femmes.

Martha Vicinus, étudiant les femmes célibataires des classes moyennes et supérieures en Angleterre, accepte la prédominance de cette idéologie, mais montre comment certaines femmes, en instaurant des institutions non mixtes (écoles, « maisons sociales », communautés religieuses) « organisaient leur espace et leur temps lorsqu'elles en avaient la possibilité. Un espace contrôlé par les femmes devint une première expérience de ce qu'on appellerait aujourd'hui une culture fémi-



15. Catherine Clinton, *The Plantation Mistress: Woman's World in the Old South*, New York, Pantheon, 1983.
16. S. Lebsock, *The Free Women of Petersburg*..., *op. cit.*
17. Bonnie G. Smith, *Ladies of the Leisure Class: The Bourgeoises of Northern France in the Nineteenth Century*, Princeton, Princeton University Press, 1981.
18. S. Lebsock, *The Free Women of Petersburg*, *op. cit.*, p. XIII.
19. Marta Vicinus, *Independent Women: Work and Community for Single Women, 1850-1920*, Chicago, University of Chicago Press, 1985, p. 7.
20. Patricia Hollis, *Ladies Elect: Women in English Local Government, 1865-1914*, Oxford, Clarendon Press, 1987.
21. *Ibid.*, p. 472-473.
22. Nancy A. Hewitt, "Beyond the Search of Sisterhood: American Women's History in the 1980's", *Social History*, 10, octobre 1985, p. 299-321.
23. N. A. Hewitt, *Women's Activism and Social Change: Rochester, New York, 1822-1872*, Ithaca-London, Cornell University Press, 1984.
24. Christine Stansell, *City of Women: Sex and Class in New York, 1789-1860*, New York, Knopf, 1986.
25. Deborah Gray White, *Arn't I a Woman? Female Slaves in the Plantation South*, New York, W. W. Norton, 1985.
26. E. Nakano Glenn, *Issei, Nisei, War Bride: Three Generations of Japanese American Women in Domestic Service*, Philadelphia, Temple University Press, 1986.
27. *The peculiar Institution* : euphémisme utilisé au XIX^e siècle pour désigner l'esclavage (NdIR).

nine¹⁹ ». Les communautés établies par les « femmes indépendantes » qui sont les héroïnes de Vicinus étaient une alternative à cette sphère du privé qu'étaient la famille et le foyer ; néanmoins, elles recréaient peut-être ainsi de manière paradoxale et contradictoire, une sphère privée bien à elles et qui leur imposait des renoncements. Dans son ouvrage *Ladies Elect : Women in English Local Government, 1865-1914*²⁰, Patricia Hollis décrit les trois mille femmes qui ont sollicité et obtenu un mandat local en Angleterre, avant l'instauration du suffrage universel pour les élections nationales, avec une approche quelque peu différente de la séparation des sphères. Elle écrit que « dans une société où peu de femmes des classes moyennes avaient un travail salarié, et où peu d'hommes publics avaient l'expérience de l'action sociale ou de l'éducation des enfants, les femmes se savaient depositaires de compétences et de savoir-faires différents de ceux des hommes [...]. La séparation des sphères, l'idée que seules des femmes pouvaient agir pour des femmes était un langage utilisé par des femmes travaillant pour les autorités locales et convaincues de leur égalité avec les hommes. Elles parlaient ainsi de leur expérience pratique et concrète et non de la mystique de leur nature profonde [...] elles affirmaient que les besoins des femmes avaient autant d'importance que ceux des hommes. Le langage de la séparation des sphères leur donnait accès à l'espace public qui leur permettait de dire cela²¹ ».

En 1985, Nancy Hewitt attira l'attention sur les problèmes posés par certaines de ces interprétations²² ; elle considérait que la tendance à affirmer, à partir de ces études, qu'il existait une « culture féminine » n'était pas fondée car cette généralisation reposait uniquement sur l'étude des femmes des classes moyenne et supérieure. De nouvelles recherches, portant sur les femmes de la classe ouvrière ou sur des femmes d'origine raciale ou ethnique différente, offraient un tableau dif-

férent, dans lequel l'idéologie jouait un moindre rôle, et les contraintes matérielles, un rôle plus important. Aux États-Unis, des femmes noires et des femmes de la classe ouvrière établirent les bases de communautés qui n'étaient pas ou pas seulement fondées sur l'appartenance au même sexe. De plus, l'intérêt de classe des femmes des classes moyennes les empêcha souvent de comprendre totalement ou de coopérer avec les femmes des autres classes ou races. Dans son propre ouvrage, *Women's Activism and Social Change*²³, Hewitt identifie dans la seule classe moyenne de Rochester, avant la guerre de Sécession, trois groupes foncièrement différents de femmes activistes. Leur activisme politique était conditionné par leur appartenance de classe et leurs rapports de genre, et les intérêts qui en découlaient.

D'autres travaux ont contesté toute extension simpliste de la notion de culture des femmes qui traverserait les frontières de classe ou de race : par exemple le livre de Christine Stansell, *City of Women : Sex and Class in New York, 1789-1860*²⁴, l'étude des femmes esclaves de Deborah Gray White, *Aren't I a Woman ?*²⁵, ou l'ouvrage d'Evelyn Nakano Glenn, *Issei, Nisei, War Bride : Three Generations of Japanese American Women in Domestic Service*²⁶. Ces études mettent l'accent sur les différences et les variations entre les femmes ; leur approche est donc davantage analytique. De plus, elles soulignent les interactions existant entre ces facteurs et les changements plus globaux des structures politiques et économiques, tout en maintenant les acteurs sociaux au centre de l'étude. Stansell présente des femmes de la classe ouvrière qui s'accrochent et se battent contre la pauvreté matérielle et l'indifférence des institutions urbaines. White expose le développement conjoint des solidarités de race et de sexe comme ressource pour les femmes soumises à « l'institution très particulière²⁷ ». Glenn étudie l'interaction des fidélités de classe ou d'ethnie

avec les solidarités potentielles entre femmes à l'intérieur des groupes. L'étude de Jacqueline Jones sur les femmes noires du Sud américain, de l'époque de l'esclavage jusqu'à nos jours, appartient à une catégorie légèrement différente. Elle met l'accent sur les contraintes économiques et sociales du racisme, mais se rapproche de certaines études historiques menées sur les femmes des classes moyennes en faisant du rôle familial des femmes noires une base (inachevée) de pouvoir et d'influence²⁸.

Les deux types d'études – l'un portant sur la culture des femmes des classes moyennes, l'autre mettant en évidence des variations inter- ou intra-classes sociales, et inter- ou intra-groupes ethniques ou raciaux – restituent de façon très riche des vies de femmes et dessinent des relations complexes avec des grandes tendances historiques. Elles se concentrent sur la description de cette réalité vécue.

Joan Scott déplore à juste titre que la majeure partie de l'histoire des femmes n'a pas « mis en discussion » l'utilisation des concepts dominants de la discipline, et explique cela par « les limites de l'approche descriptive ». L'histoire des femmes partage avec d'autres spécialités comme l'histoire sociale, le double problème de l'interprétation de ses résultats, à l'usage des autres historiens, et du passage de la description et de l'interprétation à l'analyse et à l'explication. Les études qui « abordent de nouveaux sujets, utilisent de nouveaux matériaux [et] méthodes [et doivent montrer] en quoi leurs résultats concernent aussi les autres historiens²⁹ ». Poussées par l'urgence évidente qu'il y avait à redécouvrir les vies et les réalisations des femmes, beaucoup d'historiennes ont pensé que cela était suffisant en soi. Comme l'écrit néanmoins Kenneth Burke, « Une façon de voir est aussi une façon de ne pas voir – l'attention portée à l'objet A oblige à négliger l'objet B³⁰ ». Ceci est un phénomène familier en histoire ; il devrait être particulièrement évident pour les historien(ne)s des femmes : l'attention portée à certains do-



28. J. Jones, *Labor of Love...*, op. cit.

29. Charles Tilly, "Two Callings of Social History", *Theory and Society*, 9, 1980, p. 679-681.

30. Kenneth Burke, *Attitudes toward History*, New York, The New Republic, 1935, p. 70, cité par Cynthia Fuchs Epstein, *Deceptive Distinctions: Sex, Gender, and the Social Order*, New Haven/New York, Yale University Press/Russell Sage Foundation, 1988.

31. Ann Oakley, *Sex, Gender, and Society*, New York, Harper Colophon Books, 1972, p. 16. Cf. aussi Sheila Ryan Johansson, "'Herstory' as History: A new Field of Another Fad?" in Berenice Carroll (éd.), *Liberating Women's History*, Urbana-Champaign, University of Illinois Press, 1976.

32. Natalie Z. Davis, "Women's History in Transition: The European Case", *Feminist Studies*, 3, 1976, p. 90.

33. Joan Kelly, *Women, History, and Theory: the Essays of Joan Kelly*, Chicago, University of Chicago Press, 1984 (1^{re} éd. 1976).

maines de l'activité humaine, le fait de privilégier certains problèmes, ont dénié aux femmes une place comme acteurs historiques. Maintenant que les faits de la vie des femmes sont devenus des « faits d'histoire », il est important tout à la fois de les analyser et de discuter explicitement ce qu'ils conduisent à modifier dans les autres domaines de l'histoire. Les meilleurs travaux sur l'histoire des femmes, dont je viens de citer une partie, n'étudient pas les vies de femmes de façon isolée : ils s'efforcent de relier ces vies à d'autres thèmes historiques, comme le pouvoir des idées ou les forces qui gouvernent les changements structurels. En procédant ainsi, l'histoire des femmes a déjà changé notre perception de ce qui est important en histoire.

Je parle ici, toutefois, d'un autre type de rapport à la problématique actuelle de l'histoire qui est la question de l'explication. Afin d'obtenir plus que la seule reconnaissance de leurs découvertes comme « faits d'histoire », les historien(ne)s des femmes doivent rendre leur méthodologie plus analytique dans sa propre perspective, et doivent montrer comment leurs résultats contribuent à l'explication de problèmes plus généraux, que ceux-ci soient déjà à l'ordre du jour de l'histoire, ou qu'ils soient facilement compréhensibles du point de vue des principaux concepts de la discipline. Les approches descriptive et analytique devraient figurer toutes les deux dans le champ de l'histoire des femmes. Qu'est-ce que j'entends par une approche qui résolve des problèmes analytiques ? Non pas que les historien(ne)s des femmes doivent poser des questions « plus vastes » – les questions qui se posent également aux autres domaines de l'histoire (bien que je pense cela aussi, tel n'est pas mon propos ici) – mais que les historien(ne)s des femmes doivent problématiser leurs questions. Par exemple : dans quelles conditions les femmes ont-elles construit et rejoint les mouvements sociaux ; dans quelle mesure tel ou tel groupe de femmes s'est-il

battu pour ses droits ; quelles femmes jouissaient de statuts sociaux les plus élevés (comment les définir ?) et quels étaient les facteurs qui contribuaient à cette situation ; de quelles activités les femmes étaient-elles exclues, et dans quelles circonstances pouvait-on observer une plus ou moins grande exclusion ? C'est dans l'utilisation du genre comme catégorie de l'analyse historique que se trouve la réponse.

Genre

C'est en 1972 que la sociologue Ann Oakley a très clairement mis en évidence la différence entre sexe et genre. Elle écrit : « “Sexe” est un mot qui fait référence aux différences biologiques entre mâles et femelles [...]. “Genre”, par contre, est un terme qui renvoie à la culture : il concerne la classification sociale en “masculin” et “féminin” [...]. On doit admettre l'invariance du sexe tout comme on doit admettre aussi la variabilité du genre³¹ ». Certain(e)s historien(ne)s reconnaissant l'importance du concept de genre dans le combat contre le déterminisme biologique ont proposé très tôt qu'il soit utilisé dans le champ historique. Dans son adresse à la séance plénière de la Conférence de Berkshire sur l'Histoire des Femmes en 1974, Natalie Z. Davis a discerné une nouvelle phase de l'histoire des femmes qui aurait pour objectif de « comprendre la signification des sexes, des groupes de genre dans le passé historique³² ». Joan Kelly³³ a proposé une périodisation relationnelle qui étudierait les effets des changements à la fois sur les hommes et sur les femmes. Elle affirmait ensuite que les femmes forment effectivement un « groupe social distinct », qui est socialement construit et non pas « naturel ». Finalement, elle ajoutait que toute théorie du changement social doit prendre en compte les rapports entre classe et sexe. La recommandation de Davis était de porter une attention plus grande aux nouveaux aspects de l'histoire des femmes, en faisant des descrip-

tions plus complexes et plus subtiles. Kelly quant à elle, était plus préoccupée par les changements que l'histoire des femmes pouvait entraîner pour l'histoire en général. Elle proposait elle-même à la fois, une révision de notre compréhension de la Renaissance et une explication très générale du renforcement de l'inégalité sexuelle comme conséquence d'une différenciation croissante et finalement d'une séparation des domaines domestique et public.

De nombreux travaux récents dans le domaine de l'histoire des femmes adoptent cette approche socio-historique du genre et l'appliquent à une description conceptualisée des vies de femmes. Ses auteurs partagent l'orientation méthodologique de Cynthia Epstein, dont le livre *Deceptive Distinctions : Sex, Gender and the Social Order*³⁴, utilise la recommandation d'Oakley pour évaluer la recherche sociologique récente. Ces historien(ne)s affirment que les distinctions dichotomiques exagèrent les différences, minimisent les caractères communs, définissent et mettent en place des hiérarchies. En utilisant le genre comme catégorie conceptuelle, elles expriment un engagement politique à promouvoir l'égalité des genres et l'accès des femmes à l'autonomie individuelle, ainsi qu'au pouvoir politique et économique. Comme les sociologues, elles comparent les hommes et les femmes, et leurs rapports au cours du temps ; elles soulignent les variations plus que les oppositions ; elles étudient les processus du changement plutôt que l'état des choses ; et, par leur utilisation du genre et non du sexe comme variable fondamentale, elles rejettent les analyses causales réductionnistes.

Examinons quelques travaux importants de ce type. L'étude menée par Mary Blewett sur les hommes, les femmes et le travail dans l'industrie de la chaussure en Nouvelle-Angleterre au XIX^e siècle met l'accent sur les rapports entre travailleurs et travailleuses durant le processus d'industrialisation. « Les historiens du travail ont négligé le rôle de ces tra-



34. C.F. Epstein, *Deceptive Distinctions...*, *op. cit.*

35. Mary H. Blewett, *Men, Women, and Work: Class, Gender, and Protest in the New England Shoe Industry, 1780-1910*, Urbana-Chicago, University of Illinois Press, 1988, p. XIII.

36. Patricia A. Cooper, *Once a Cigar Maker: Men, Women, and Work Culture in American Cigar Factories, 1900-1919*, Urbana-Chicago, University of Illinois Press, 1987, p. 6.

37. *Ibid.*, p. 334.

38. Susan Levine, *Labor's True Woman: Carpet Weavers, Industrialization, and Labor Reform in the Gilded Age*, Philadelphia, Temple University Press, 1984.

39. Les *Knights of Labor* (chevaliers du travail) étaient une organisation ouvrière créée en 1869 et qui a connu son apogée dans la seconde moitié des années 1880. Utilisant à l'origine les formes des sociétés secrètes, les *Knights of Labor* sont rapidement devenus une organisation de type syndical.

40. S. Levine, *Labor's True Woman...*, *op. cit.*, p. 11.

41. Jacquelyn Dowd Hall et al., *Like a Family: The Making of a Southern Cotton Mill World*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1987.

vaillieuses dans les conflits du travail et dans le processus d'industrialisation, écrit-elle, mais la richesse et la variété des données mettent en évidence une pratique féminine riche et vivante. » C'est cette pratique dont elle montre qu'elle forme un système cohérent avec « la pratique masculine dans le travail, la famille et les conflits du travail³⁵ ». Blewett démontre qu'il n'y a pas seulement des différences entre les hommes et les femmes lorsqu'ils sont confrontés à l'industrialisation, mais aussi entre les femmes liées à une économie familiale (leur potentiel de résistance est alors diminué) et celles qui sont économiquement autonomes et prennent parfois d'autres personnes en charge. Sa méthode est de type socio-historique, combinant l'analyse des recensements pour les informations démographiques et professionnelles, et l'étude des livres de comptes des cordonniers, leurs mémoires, les journaux et les rapports gouvernementaux.

Patricia Cooper porte un regard attentif sur les cigariers et les cigarières des deux premières décennies du XIX^e siècle et identifie deux mondes du travail, ou deux cultures. Elle oppose la culture masculine du travail, qui « insistait sur l'autonomie, l'identité collective, la solidarité, une indépendance acharnée, la fierté, l'amour-propre, le contrôle du travail, le respect de la virilité [...] et la loyauté mutuelle » et la culture féminine dans laquelle « les femmes restaient plus isolées les unes des autres, portant le fardeau de leur deuxième journée de travail à la maison³⁶ ». De plus, les femmes étaient opprimées par la hiérarchie sexuelle, aussi bien à la maison qu'au travail. Néanmoins, lorsque l'industrie les fit rentrer en usine, changeant en cela leurs conditions de travail, les cigarières développèrent une conscience propre de leurs intérêts communs et une solidarité qui formèrent la base de l'action collective et de la résistance. Cooper découvrit à travers les témoignages oraux, qui représentent une part essentielle de ses

sources, que les femmes tendaient à effacer « les lignes de partage entre travail, maison et communauté locale, alors que les hommes[...] organisaient davantage leur existence en compartiments séparés³⁷ ». Ses autres sources comprennent les journaux, les archives syndicales, les recensements et les publications gouvernementales et patronales.

Le livre de Susan Levine, *Labor's True Woman*³⁸ porte aussi une attention particulière aux rapports de genre dans un métier, le tissage des tapis, au cours du processus d'industrialisation. Il souligne la politique d'intégration (par comparaison avec la politique d'exclusion du syndicat des cigariers) des *Knights of Labor*³⁹ vis à vis des travailleuses. Les *Knights* soutenaient l'égalité des droits d'une façon peu habituelle : ils organisaient les travailleuses non salariées en tant que travailleuses à domicile, donnant ainsi aux femmes la possibilité d'adhérer au mouvement leur vie durant, même si leurs années de travail salarié n'en constituaient qu'une période limitée. Elle affirme que ceci fut à l'origine d'une vision de la sphère féminine « différente de celle de leurs contemporaines des classes moyennes⁴⁰ ».

Une étude remarquable de Jacquelyn Dowd Hall et ses collègues montre le rôle des hommes et celui des femmes dans « la formation » de l'univers d'une filature de coton du Sud. Dans ce texte, bien que soient discutées les différences – liées au genre – entre hommes et femmes au travail et à la maison, l'accent porte moins sur la hiérarchie des genres que sur celles des classes, hiérarchie vécue sur le lieu de travail et dans le village lié à la filature. En effet, le titre lui-même, *Like a family*⁴¹ – expression empruntée à une ouvrière retraitée du textile –, en comparant les relations de solidarité sociale au sein du groupe à celles d'une famille, suggère un manque de conscience de genre chez les personnages étudiés. Hall et ses coauteurs concluent par ailleurs que l'échec de la grève des tra-

vailleurs du textile, en 1934, les rendit extrêmement méfiants à l'égard du gouvernement et des syndicats. Les vieux travailleurs dont les souvenirs constituent la source principale de cette étude ont été interrogés sur le regard qu'ils portaient sur leurs vies et leur époque. Alors que, finalement, leur situation économique s'était améliorée (grâce, surtout, à la politique du *New Deal* dont ce n'était pas le but principal), ils ressentaient « l'effilochage du tissu des relations sociales comme une perte personnelle. Le travail avait été coupé de la vie communautaire ».

Ces études ont brillamment utilisé le concept de genre. Elles ont apporté une contribution décisive à des problèmes extérieurs à l'histoire des femmes en montrant que relier directement l'expérience des hommes travailleurs à la politique de la classe ouvrière est un procédé trop expéditif, pouvant conduire à établir des relations erronées. Par contre, leur conceptualisation largement descriptive a rendu tout à la fois leur analyse moins explicite et leur contribution à des questions historiques plus larges moins directes qu'elles n'auraient dû l'être. Dans son acception sociologique, le genre ne permet pas nécessairement de passer de la description à l'explication dans l'histoire des femmes.

Joan Scott propose une autre approche du genre, plus littéraire et philosophique. Elle le considère comme un puissant outil méthodologique et théorique, et, en particulier, utilisable politiquement par les féministes pour dépasser la simple description. Sa recommandation provient de l'insatisfaction que provoque à la fois une « histoire au féminin⁴² » compensatoire et l'histoire sociale. Cette dernière, dit-elle, « a réduit les actions humaines à n'être qu'une fonction des forces économiques et fait du genre un de ses nombreux sous-produits. [...] L'histoire sociale présuppose que son propre cadre d'explication (économique) permet d'expliquer la différence entre les genres ; le genre n'est pas un sujet que l'on



42. L'auteur emploie ici le terme de "*herstory*" intraduisible en français. C'est un jeu de mots sur "*history*", "*his-story*" et "*her-story*". Ce terme recouvre de fait tout le corpus de connaissances historiques sur les femmes, produit par le mouvement féministe (NdT).

43. J. W. Scott, "Women's History", *Past and Present*, n° 101, 1983, p. 141-157, repris in *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988, p. 22.

44. P. Abrams, *Historical Sociology*, *op. cit.*, p. XIII.

45. Linda Gordon, *Heroes of Their Own Lives: The Politics and History of Family Violence, 1880-1960*, New York, Viking, 1988, p. 23.

46. J. W. Scott, *Gender and the Politics...*, *op. cit.*, p. 26-27.

47. *Ibid.*, p. 42.

48. *Ibid.*, p. 41.

49. Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, Paris, Minuit, 1967. [*Of Grammatology*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1974].

50. Frederic Jameson, *The Political Unconscious: Narrative as a Symbolic Act*, Ithaca-New York, Cornell University Press, 1981.

doit étudier pour lui-même⁴³ ». Je ne suis pas d'accord. Nombreuses sont les historiennes des femmes ayant adopté les méthodes de l'histoire sociale qui ont sérieusement pris en compte le problème de l'acteur, qu'Abrams décrit comme « le problème de trouver une façon de rendre compte de l'expérience humaine qui reconnaisse simultanément et de manière égale que l'histoire et la société sont le produit d'actions individuelles, constantes et plus ou moins intentionnelles et que l'action individuelle, même intentionnelle, est modelée par l'histoire et la société⁴⁴ ». Linda Gordon fait la même remarque quand elle écrit « La critique féministe [...] demande la reconnaissance de la structure et de l'acteur dans tous les aspects d'une équation de pouvoir⁴⁵ ». En fait, l'histoire descriptive des femmes, même quand elle utilise l'approche de l'histoire sociale ou économique, a largement contribué à la révision de ces approches en utilisant des sources comme les documents personnels ou les archives publiques qui révèlent des existences aussi bien individuelles que collectives (Je reviendrai ultérieurement sur ce sujet).

L'histoire féministe, continue Scott, doit contester « la pertinence des oppositions binaires entre hommes et femmes dans le passé et le présent, et montrer la nature politique réelle d'une histoire écrite en ces termes[...] ; [elle] n'est plus alors le récit des exploits accomplis par les femmes mais la mise au jour du fonctionnement souvent silencieux et caché du genre, qui constitue néanmoins des forces qui sont présentes dans la plupart des sociétés et contribuent à en définir l'organisation⁴⁶ ». Pour Scott, le genre, comme catégorie d'analyse, est centré sur la signification, le pouvoir et l'acteur : « le genre est un élément constitutif des rapports sociaux fondé sur les différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier des rapports de pouvoir⁴⁷ ». Elle recommande la déconstruction comme méthode pour contester les paradigmes de l'histoire : « une histori-

sation et une déconstruction authentiques des termes de la différence sexuelle [...] analysant dans son contexte la manière dont opère toute opposition binaire, renversant et déplaçant sa construction hiérarchique, au lieu de l'accepter comme réelle, comme allant de soi ou bien comme étant dans la nature des choses⁴⁸ ». Scott a lancé un appel audacieux pour une nouvelle histoire critique et intellectuelle. Cet appel est important pour les féministes par l'attention directe qu'il fait porter sur les rapports de pouvoir inscrits dans le langage, le comportement, les dispositifs institutionnels.

Les études qui accompagnent les essais programmatiques de Scott comprennent des critiques des historiens socioculturels Gareth Stedman Jones et E.P. Thompson, trois chapitres qui examinent le discours de genre ou sur le genre à propos du travail dans la France du XIX^e siècle, et deux autres, l'égalité et la différence dans la pratique de l'histoire dans l'Amérique contemporaine. Ces essais, que Scott recommande à ses lecteurs de lire comme un tout, offrent une analyse plus complexe que les recommandations que je viens de discuter. Ils comprennent une autobiographie intellectuelle, des exemples de la méthodologie qu'elle préconise, des réflexions sur la politique de la pratique historique et des historiens, ainsi qu'un manifeste politique. Elle intervient non seulement dans le débat sur la pratique des études sur les femmes (et sur l'histoire des femmes en particulier), mais aussi sur la politique féministe, sur l'épistémologie et sur l'ontologie. Bien qu'elle situe ses racines intellectuelles chez Jacques Derrida⁴⁹ et le critique littéraire Frederic Jameson⁵⁰, elle prend une position claire et indépendante qui est relativement rare chez les historiens américains – qu'ils soient historiens des femmes ou qu'ils étudient l'histoire intellectuelle, sociale ou culturelle.

Pour moi, comme spécialiste de l'histoire sociale, la déconstruction est une méthode qui

ouvre de nouvelles perspectives à notre compréhension de la production culturelle du passé mais minimise ou rejette des méthodes et des questions décisives qui ont profondément changé la pratique historique et l'histoire. L'accent porté sur la méthode et le texte (qu'il s'agisse d'un énoncé formel, d'un « langage » ou des oppositions binaires qu'utilise la langue courante) me semble sous-estimer l'action humaine et faire pencher la balance vers une sur-estimation de la contrainte sociale. D'après Scott, ceci serait un défaut de l'histoire sociale qui la pousse à chercher ailleurs d'autres méthodes et concepts. Ne risque-t-elle pas cependant de négliger à son tour l'acteur en recommandant une méthode qui ignore effectivement celui-ci ? Scott préconise une méthode qui met radicalement en question non seulement les rapports de pouvoir, mais aussi l'existence d'un monde réel et la possibilité de le connaître et de l'expliquer. Les appels de Scott à faire de la déconstruction une méthode universelle ôtent toute importance aux conditions dans lesquelles les rapports de pouvoir changent et se transforment, et conduisent dangereusement au risque d'une conception fonctionnaliste et tautologique de la causalité. L'affirmation de Scott selon laquelle la déconstruction est une théorie qui peut contribuer à l'explication est douteuse : la déconstruction est une méthode qui permet la mise au jour de significations cachées, elle ne permet pas d'en construire de nouvelles. Elle récuse l'explication, considérée comme une autre méthode de domination. Si nous voulons comprendre le pouvoir, il nous faut une analyse des formes du pouvoir, en termes de causes et de conséquences, qui recherche quelles sont les conditions qui rendent l'inégalité plus ou moins prononcée et quels sont les facteurs associés à cette variation.

La déconstruction est également inquiétante par l'attention insuffisante qu'elle accorde au temps ou au contexte, tous deux centraux pour la méthode historique. Le change-



51. J. W. Scott, *Gender and the Politics...*, *op. cit.*

52. M. P. Ryan, *Cradle of the Middle Class...*, *op. cit.*

53. *Ibid.*, p. 17.

54. Dolores E. Janiewski, *Sisterhood Denied: Race, Gender, and Class in a New South Community*, Philadelphia, Temple University Press, 1985.

55. *Ibid.*, p. 6.

ment d'accent n'est pas sans signification ; il risque de déplacer des problèmes que Scott juge comme devant faire l'objet de l'analyse critique⁵¹. Les problèmes eux-mêmes sont reliés de façon métaphorique à l'utilisation de la différence des sexes comme rapports sociaux inégaux, ou comme justification de ceux-ci. A coté de cette relation linguistique, comment ces métaphores ou ces justifications sont-elles liées à la construction sociale de la différence des sexes ? Est-ce la même chose ? L'une entraîne-t-elle l'autre ? De quelle manière la déconstruction et sa mise en œuvre dépassent-elles la description pour atteindre à l'explication, par exemple, des champs de pouvoir ? Dans quelle mesure nier la possibilité de l'explication implique-t-il l'abandon d'une position politique ou même critique ? Je pense que pour atteindre ses buts aussi bien dans le domaine de la connaissance que dans celui de la politique, l'histoire des femmes a besoin d'employer les méthodes d'analyse de l'histoire sociale, en plus de la description et du concept de genre.

Histoire Sociale

Mais quelle sorte d'histoire sociale ? Une histoire qui respecte l'initiative humaine, comme l'histoire sociale des femmes est parvenue à le faire avec tant de succès. Une histoire qui pose des problèmes, décrit et analyse les données disponibles, et explique. Une histoire qui s'adresse aux grandes questions historiques et contribue à résoudre des problèmes déjà à l'ordre du jour de l'histoire. Ce type d'histoire sociale analytique qui étudie un passé marqué par le genre existe déjà. Je vais essayer de le montrer dans les exemples qui suivent.

Le livre de Mary Ryan, *Cradle of the Middle Class : The Family in Oneida County, New York, 1790-1865*⁵², *success story* de la formation de la classe moyenne, décrit les rapports hommes-femmes et la réorganisation des rôles masculins et féminins dans le contexte de l'in-

dustrialisation. Dans une période de développement économique et politique, à un moment de définition idéologique de la classe, les femmes sont considérées comme acteurs dans la famille, dans le travail et dans la vie publique. Bien que Ryan ne soit peut-être pas aussi explicite qu'on pourrait le souhaiter quand elle pose son problème en termes historiques généraux, l'ambition est présente ainsi que les données qui la soutiennent. Elle écrit : « une ville bien choisie est comme l'un des individus historiques universels de Hegel : elle peut être à l'origine du changement historique ou le représenter [...]. Au travers d'Oneida County de nombreux changements au sein de la famille et de la société purent être intégrés dans le contexte plus large de l'histoire américaine⁵³ ». La religion évangéliste, l'industrialisation capitaliste, l'idéal domestique des artisans et le réformisme des femmes de la classe moyenne furent des forces vives qui modelèrent la classe moyenne dans l'est des États-Unis au cours de la première moitié du XIX^e siècle.

L'ouvrage de Dolores Janiewski, *Sisterhood Denied*⁵⁴, offre un récit indirect de la formation manquée d'une classe ouvrière qui échoua sur des différences de race et de genre (et sur une puissante opposition du capital et du pouvoir local). « [...] peu d'individus se considéraient comme liés par une notion de classe aussi nouvelle qu'abstraite [...]. Menacés par des forces et une agitation qu'ils ne contrôlaient plus, les blancs avaient tendance à raffermir leur contrôle sur les anciens esclaves qui, sinon, seraient entrés en concurrence avec eux pour l'appropriation de maigres ressources. Les hommes qui avaient autrefois dominé une économie patriarcale de paysans indépendants, ou qui n'avaient jamais réussi à établir leur autorité sur les membres de leur famille, insistaient pour maintenir les femmes dans un état subalterne. De plus, la crainte des mélanges raciaux prévit les blancs contre toute reconnaissance de leurs intérêts

communs de travailleurs avec les noirs⁵⁵. » On peut considérer sans aucun doute que le travail de Janiewski, fondé sur l'histoire orale, les archives gouvernementales et individuelles, les journaux et les recensements, apporte au moins une réponse partielle à la question récurrente posé par Sombart : pourquoi n'y a-t-il pas de socialisme en Amérique ?

Parallèlement à ces études américaines sur la formation des classes, il en existe plusieurs concernant l'Angleterre : celles de Deborah M. Valenze, *Prophetic Sons and Daughters*⁵⁶, de Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes : Men and Women of the English Middle Class, 1780-1850*⁵⁷. Choissant la famille comme lieu d'étude de la formation de la classe moyenne, Davidoff et Hall parlent peut-être moins de l'entreprise que ne le feraient des historiens de l'économie. On ne peut pas dire pour autant qu'elles l'ignorent. Elles regardent plutôt le monde des affaires à travers un objectif sensible aux différences de genres et « montrent comment les hommes de la classe moyenne qui cherchaient à être quelqu'un, à compter en tant qu'individus à cause de leur richesse, de leur faculté de commandement ou de leur capacité à influencer les autres, étaient, en réalité, dépendants du soutien des réseaux féminins et familiaux qui étayaient leur ascension sociale⁵⁸ ». Néanmoins, à cause des incapacités juridiques qui les frappaient, les femmes pouvaient rarement accumuler un capital. Tout comme Ryan, ces auteurs montrent comment les femmes, par leur activité dans le mouvement de réforme évangélique, furent projetées dans la sphère publique, alors que dans le même temps elles étaient opprimées par les structures et les habitudes que légitimait l'idéologie familiale formulée par les prédicateurs évangéliques. Les femmes comptaient encore moins dans le monde de la politique : « [elles pouvaient] assister aux procès d'assises », écrivent Davidoff et Hall, « mais elles ne pouvaient en aucun cas espérer jouer un rôle dans le fonctionnement de la jus-



56. Deborah M. Valenze, *Prophetic Sons and Daughters. Female Preaching and Popular Religion in Industrial England*, Princeton, Princeton University Press, 1985.

57. Leonore Davidoff, Catherine Hall, *Family Fortunes: Men and Women of the English Middle Class, 1750-1850*, Chicago, University of Chicago Press, 1987.

58. *Ibid.*, p. 12.

59. *Ibid.*, p. 445.

60. D. M. Valenze, *Prophetic Sons and Daughters...*, *op. cit.*, p. 12.

61. *Ibid.*, p. 36.

62. Gay L. Gullickson, *Spinners and Weavers of Auffy: Rural Industry and the Sexual Division of Labor in a French Village, 1750-1850*, New York, Cambridge University Press, 1986, p. 6.

63. Ruth Milkman, *Gender at Work: The Dynamics of Job Segregation by Sex During World War II*, Urbana-Chicago, University of Illinois Press, 1987.

tice ni prendre une part active à son spectacle grandiose⁵⁹ ». Les femmes contribuèrent à la formation de la classe moyenne, mais celle-ci eut pour effet, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, de les dépouiller de leur citoyenneté. Par la façon dont Davidoff et Hall posent leur problématique et la soutiennent, il est évident que leur ouvrage contribue à l'étude de la mobilité sociale. Elles démontrent qu'examiner seulement le travail et/ou l'éducation des pères et des fils est insuffisant pour déterminer la direction et le rythme de la mobilité sociale, les femmes jouant un rôle important dans tout processus de mobilité.

Valenze ne parle pas de la formation de classe dans un sens global, mais étudie les conditions dans lesquelles les femmes ont aidé à façonner la pratique religieuse et l'idéologie de la classe ouvrière dans les sectes méthodistes des années 1800-1850. A mesure que les évangélistes de l'Église d'Angleterre et les méthodistes wesleyens appartenant aux classes moyennes s'établirent plus solidement, leurs institutions se ressemblèrent de plus en plus, tant dans la forme que dans la pratique. Ceci conduisit de petits groupes d'évangélistes des milieux populaires à rompre. « Le lieu de l'activité religieuse vraiment populaire était la maison, » écrit Valenze, « où les changements générationnels, saisonniers et individuels gouvernaient la pratique et la croyance⁶⁰ ». Les femmes prédicateurs, continue-t-elle, incarnaient et répandaient « le rôle protecteur et de résistance de la religion des chaumières dans les villes industrielles, où l'idéologie domestique en vint à être associée aux valeurs rurales et à l'indépendance vis-à-vis de la nouvelle société victorienne. » En termes simples, « les femmes assumaient un rôle public et actif dans les sectes méthodistes⁶¹ », un rôle dans lequel elles défendaient la réunion du domicile et du lieu de travail, telle qu'elle existait autrefois.

Bien que Valenze parle peu des formes de résistance ou de son contenu idéologique – pour un observateur extérieur, cela peut passer

pour une réaction qui s'efforce de protéger le passé – elle donne des arguments qui montrent le rôle central des femmes dans le mouvement des sectes protestantes. Après 1850, l'importance des femmes décrût, quand les sectes formalisèrent leur fonctionnement et se réunirent en Églises ; la vie de famille devint florissante dans les ménages les plus prospères, en même temps que l'on abandonnait le passé pour de nouveaux modes de vie.

La formation des classes est un problème auquel l'histoire analytique des femmes a récemment apporté une contribution majeure. Trois autres problèmes qui sont familiers à la plupart des historiens, ont été traités de façon analytique par l'histoire des femmes. Ce sont la naissance et le déclin de la protoindustrie, les conditions de variation de la division sexuelle du travail, et le contexte mouvant, la forme et les objets des politiques sociales.

L'ouvrage de Gay Gullickson, *Spinners and Weavers of Auffay : Rural Industry and the Sexual Division of Labor in a French Village, 1750-1850*⁶² nous renseigne sur un exemple important de variation des conditions de la protoindustrie en Normandie, dans le pays de Caux. Elle a accompli la tâche fastidieuse de reconstitution de 720 familles, afin de mieux comprendre la division sexuelle du travail en leur sein. « D'une façon générale, » écrit-elle, « j'avais pour ambition d'essayer de comprendre à la fois comment fonctionnait le système économique et ce que c'était que de vivre dans une communauté protoindustrielle⁶³ ». Son livre, donc, est aussi bien descriptif qu'analytique : les effets démographiques qu'elle trouve en pays de Caux sont complètement différents de ceux décrits dans des études antérieures sur la protoindustrialisation. Elle conclut que, contrairement à ce qui s'est passé ailleurs, le travail protoindustriel en pays de Caux a d'abord concerné les femmes, davantage que les hommes ou les familles entières. La participation à la production est décrite, tant pour les femmes que pour les hommes, comme étant

une fonction de l'interaction entre stratégies familiales et marchés du travail.

*Gender at Work : The Dynamics of Job Segregation by Sex During World War II*⁶⁴ de Ruth Milkman, examine de près la structure industrielle et les politiques des employeurs en matière d'emploi des hommes et des femmes dans deux industries : l'industrie automobile et celle des appareils électriques. Dans ces deux industries, les employeurs ont construit deux modèles différents d'allocation et de contrôle du travail dans les années 1930. L'industrie automobile, à forte intensité de capital, embauchait de préférence des hommes mariés qu'elle payait bien, « achetant » ainsi leur fidélité ; les hommes célibataires et un petit nombre de femmes se partageaient des emplois moins bien classés, moins bien payés et plus précaires. Par opposition, l'industrie électrique, industrie de main-d'œuvre, utilisait le salaire aux pièces pour contrôler les travailleurs et employait une grande proportion de femmes.

Ces deux industries changèrent leur allocation du travail pendant la Seconde Guerre mondiale, mais à aucun moment elles ne remirent en cause la division sexuelle du travail ni l'idéologie de la place des femmes. Les femmes devinrent des membres actifs de leurs syndicats pendant les années de guerre, mais cela ne leur fut d'aucune aide après la guerre lorsque les directions revinrent à la division sexuelle du travail d'avant-guerre. La discrimination raciale envers les travailleurs noirs fut, elle, définitivement réduite, en réponse à une attitude ferme des syndicats. Malgré sa grande expansion depuis la Seconde Guerre mondiale, la participation des femmes à la force de travail continua à se concentrer dans les emplois qui leur étaient « réservés » tant à l'intérieur des industries qu'entre les secteurs. La plus grande part de la croissance des emplois eut lieu dans les industries de services, peu payées, plutôt que dans les industries manufacturières. La division du travail selon les



64. Linda Gordon, *Heroes of Their Own Lives: The Politics and History of Family Violence, Boston, 1880-1960*, New York, Viking, 1988.

65. *Ibid.*, p. 3.

66. *Ibid.*, p. 299. Cf. pour une discussion sur les rapports entre genre et politique sociale à travers l'histoire, Barbara Laslett, Johanna Brenner, "Gender and Social Reproduction: Historical Perspectives", article non publié.

67. Dominique Godineau, *Citoyennes tricoteuses : les femmes du peuple pendant la Révolution française*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1988.

sexes existe toujours. Milkman montre bien qui sont les agents de ce processus – les employeurs, au moins au niveau de l'industrie –, quelles sont les voies de sa variation – entre industries et dans le temps – et suggère quelques stratégies politiques pour en changer les conséquences.

La violence familiale, sujet que l'on ne conçoit généralement pas comme ayant une histoire, est le thème du livre de Linda Gordon *Heroes of Their Own Lives*⁶⁵. Gordon met en évidence deux points : d'une part le niveau et les formes de la violence familiale conçus comme inacceptables ont varié historiquement avec le contexte politique, et d'autre part cette violence « survient dans les conflits familiaux qui sont politiques en eux-mêmes, dans la mesure où ce terme a à voir avec les rapports de pouvoir⁶⁶ ». Elle montre que les femmes actives dans les mouvements de défense des droits des femmes et dans d'autres mouvements de réforme, présentes également dans le travail social, étaient leaders dans la définition du degré d'inacceptabilité de la violence domestique et réclamaient des actions contre elle. Son apport, centré sur l'acteur, est largement fondé sur le cas de quatre institutions de protection infantile de Boston qu'elle analyse de manière quantitative, tout en les utilisant pour illustrer son propos. L'étude révèle que le type de violence familiale, qui était considéré à chaque moment comme critique, et la base théorique justifiant une intervention, ont tous deux varié historiquement.

Il est difficile, parfois, de percevoir la résistance active que Gordon attribue à ses héros, tant ils sont pauvres, vulnérables et opprimés. Par contre sa discussion sur l'interprétation en termes de contrôle social et ses conclusions sur la valeur de celle-ci sont tranchantes : « la lutte contre la violence familiale est l'emblème de l'État-providence dans son entier. [...] Mais l'abolition de ces interventions ne protégerait pas mieux de la discrimination les groupes défavorisés. [...] Les inéga-

lités de pouvoir elles-mêmes qui rendent l'État oppressif rendent nécessaire l'État-providence⁶⁷ ».

Conclusion

Malgré des désaccords d'interprétation, comme dans le débat sur la culture des femmes, des historiennes des femmes ont fait preuve d'ingéniosité pour découvrir l'expérience des femmes dans le passé et en fournir une interprétation critique. Elles ont fait œuvre de pionnières en redécouvrant l'importance des sources historiques que sont les biographies et les témoignages personnels. Les femmes comme acteurs de l'histoire, leurs activités, leurs différences de race, de classe et d'origine nationale, leurs conceptions d'elles-mêmes et du monde alentour sont désormais des faits d'histoire. Ce processus de réhabilitation a pris une part immense non seulement au développement général des sujets de l'histoire mais aussi à la formation de la conscience féministe et à une plus large compréhension par le public de l'inégalité des sexes. L'introduction et la propagation dans les ouvrages historiques du concept de genre comme catégorie socialement construite ont été une mise en cause efficace du déterminisme biologique. Ce concept a renforcé la comparaison et l'étude des variations et des processus ; par son utilisation dans la déconstruction, il a fait porter notre attention sur les rapports de pouvoir. L'histoire sociale analytique, tournée vers la résolution de problèmes, souligne également deux autres aspects importants de l'histoire des femmes : compléter la description et l'interprétation par l'explication, et relier ses résultats aux problèmes qui sont à l'ordre du jour en général. Pour les besoins de la discussion j'ai classé les études sur l'histoire des femmes en deux catégories : celles qui sont descriptives et interprétatives, et celles qui résolvent des problèmes analytiques et envisagent des questions générales. Un grand nombre de travaux descriptifs, cependant, fournissent des

analyses causales précieuses des facteurs ayant influencé le vécu des femmes, montrant comment les grands changements structurels tels que la révolution industrielle, l'urbanisation ou les migrations, des événements politiques tels que la guerre, ou des changements sociaux et culturels tels que les renouvellements religieux ont façonné et contraint la vie des femmes, ou leur ont ouvert de nouvelles possibilités. De nombreux ouvrages d'histoire sociale analytique comprennent une partie descriptive importante qui est aussi historiquement étayée et aussi révélatrice que des textes plus interprétatifs. Le fait est que les deux types de travaux sont importants. Cependant, dans la mesure où les historiennes des femmes veulent interpeller l'ensemble des historiens, l'analyse qui rend explicite « quelle différence cela fait ? », est vitale.

Quelle réponse allons nous donner à la question de ce respectable historien de la Révolution française, par laquelle nous avons commencé ? Une réponse consiste à dire que l'attention portée aux femmes affine notre compréhension de la lutte pour le pouvoir dans le processus révolutionnaire. La Révolution française, comme toutes les révolutions, fut amorcée par une coalition de groupes mécontents de l'Ancien Régime, dont le gouvernement avait été sapé, entre autres, par des problèmes financiers. Une fois le régime tombé, la place était libre pour le combat entre les groupes qui s'étaient alliés pour précipiter sa chute. De nouveaux groupes, de nouveaux individus, et parmi eux des femmes, se politisèrent dans une extraordinaire effervescence de clubs, de journaux, de circulation et de discussion des idées sur la structure d'un nouvel État. Quelques femmes, comme Olympe de Gouges et Etta Palm d'Aelders rédigèrent des écrits polémiques, inspirées par l'esprit des Lumières et les droits de l'homme, et soutinrent une certaine forme de monarchie – ce qui n'était pas le choix qui allait l'emporter. D'autres, comme les membres de la Société des ci-

toyennes républicaines révolutionnaires, soutinrent les Jacobins, mais elles étaient associées aux fractions les plus radicales de ce groupe, les Hébertistes et les Enragés. Dans leur lutte pour le pouvoir, les Jacobins attaquèrent leurs anciens alliés, tant de droite que de gauche, sans épargner la société des femmes. Les clubs de femmes furent dissous et il leur fut interdit de parler dans les assemblées⁶⁸.

Même avant le moment révolutionnaire où les députés du Tiers État s'autoproclamèrent nation et décidèrent de ne pas se séparer avant d'avoir écrit une nouvelle constitution, les femmes du peuple de Paris avaient pris part au côté des hommes aux manifestations de subsistance. Les premiers mois de la révolution fournirent aux femmes l'occasion de faire leur éducation politique et permirent la formation d'une conscience de groupe, tout cela culminant dans la marche sur Versailles en octobre 1789. Cette forme de participation politique des femmes fut également réprimée en 1794 et 1795.

Dans tous ces combats politiques, on retrouve une forte désapprobation et une méfiance à l'égard des femmes lorsqu'elles sont présentes sur la place publique ; les femmes étaient rabaissées pour leur comportement ridicule et inadéquat. Le genre était une métaphore pour d'autres relations inégalitaires alors que la lutte pour la consolidation du pouvoir s'épuisait d'elle-même. Dans cette perspective, les femmes furent actrices des luttes pour le pouvoir révolutionnaire, mais non victorieuses. L'étude des vaincues ne nous renseigne pas seulement sur l'élaboration des coalitions révolutionnaires et sur leur rupture, dans le combat pour le rétablissement de l'autorité, mais elle nous dessine les autres issues possibles. Les femmes se sont battues (entre autres choses) pour leurs propres droits, pour une participation à une vie démocratique radicalement nouvelle, et pour la revendication des pauvres d'une nourriture au juste prix. De

même que d'autres perdants du processus révolutionnaire, les femmes se sont battues pour des positions qui continuèrent à être au centre du débat politique pendant le XIX^e et le XX^e siècle. L'étude des vaincus nous aide à mieux comprendre les vainqueurs, à comprendre pourquoi et comment ils ont vaincu. L'analyse de la révolution est d'autant plus complète et systématique que nous prenons au sérieux les alternatives possibles ; l'étude des formes de la participation des femmes et des réactions qu'elle suscite fournit précisément une de ces alternatives. Voilà « quelle différence cela fait » d'étudier les femmes et le genre.

*Traduction de Brigitte Yvon-Deyme
et Michel Deyme*